

Évolution et crise dans l'historiographie récente de l'Arménie médiévale

Nina G.GARSOÏAN

L'historiographie arménienne récente a fait d'énormes progrès durant tout le XX^e siècle. La plupart des sources arméniennes sont devenues accessibles aux savants étrangers, grâce à des traductions soignées et dont les notes mettent en évidence leurs rapports avec les autres littératures. Le cadre des anciennes interprétations exclusivement centrées sur l'Arménie a été élargi et modifié par des études portant sur ses relations politiques, culturelles et religieuses avec Byzance et l'Iran. Malheureusement, ces avancées sont aujourd'hui menacées par deux tendances dangereuses. En diaspora, l'intérêt exclusif des savants sur la tragédie du génocide de 1915 entraîne une concentration sur l'histoire moderne au détriment des autres périodes historiques. Fait plus alarmant encore, le sursaut de nationalisme à outrance en Arménie a conduit à un retour à une vision étroite de l'histoire d'Arménie. Bien que fort compréhensibles dans les circonstances actuelles, ces développements rétrogrades risquent de compromettre les apports du siècle dernier.

Hagopdjan de Deritchan, consul de Perse à Marseille (1715-1728)

Guillaume ARAL

Hagopdjan de Deritchan, riche marchand arménien de Perse, fut choisi pour accompagner l'ambassadeur persan venu en France pour signer avec Louis XIV le premier traité franco-persan (1715) dont l'objet était principalement commercial. À l'issue des négociations, il fut nommé consul à Marseille pour favoriser l'importation dans le port méditerranéen des marchandises de Perse, dont le monopole appartenait aux Arméniens. Sa tâche fut rendue difficile par le fait que le traité ne fut ratifié par Chah Hussein qu'en 1722, puis, qu'à cette date la Perse sombra dans l'anarchie. Le consul n'eut pour seul moyen de subsistance qu'une faible pension du roi de France et un logement de fonction payé par la Chambre de Commerce de Marseille, ce qui limitait considérablement ses moyens d'action. Le consul, qui intervint souvent auprès de la Chambre de Commerce pour faire respecter les privilèges fiscaux des Persans, mourut en 1728 dans l'indigence et l'indifférence.

La lutte contre les monuments et la mémoire dans l'Arménie post-communiste

Levon ABRAHAMIAN

Cet article porte sur la ré-interprétation de la mémoire en Arménie après l'effondrement de l'empire soviétique. Il étudie le traitement populaire de l'un des principaux phénomènes en relation avec la mémoire – le monument commémoratif – en le replaçant dans la perspective plus générale du concept des lieux de mémoire. Le mode arménien de la lutte contre les monuments est comparé avec d'autres cas similaires de l'espace post-soviétique. On s'est particulièrement intéressé dans cet article à la perception du piédestal après le déboulonnage des anciens « dieux ». En tant qu'ethnologue, l'auteur propose une approche culturelle de la lutte contre la mémoire et les mémoriaux. En tant que témoin de certaines de ces cérémonies de déboulonnage, par exemple celui de la statue de Lénine à Erevan, il offre une description ethnographique de la naissance d'un rituel.

*La situation linguistique des Arméniens du Haut-Karabagh :
l'emprunt lexical comme création intralinguistique*

Nona SHAHNAZARYAN

Cet article s'appuie sur des données de terrain recueillies par l'auteur dans les villes et villages du Haut-Karabagh en 2000-2001, et traite de problèmes linguistiques concernant notamment le dialecte arménien du Karabagh et ses emprunts lexicaux, ainsi que de la typologie des interactions linguistiques dans ce dialecte.

L'avènement du régime soviétique a été à l'origine d'une situation de multilinguisme dans de nombreuses régions de l'Union, et dans le Haut-Karabagh, ce processus a ses spécificités. Le dialecte local, bien qu'il n'ait jamais reculé, s'est trouvé confiné dans une fonction profane. La tradition religieuse qui a popularisé l'arménien ancien (*dšegš / grabar*) a été interrompue du fait du démantèlement des institutions religieuses par le nouveau régime. L'arménien littéraire a un temps comblé ce manque, remplissant le rôle de langue officielle et, en même temps, les fonctions sacrées. Avec le temps, la situation a basculé en faveur du russe, qui est devenu langue officielle et moyen de communication supranationale.

Cependant, jusqu'à la chute de l'URSS, la situation linguistique était caractérisée comme suit: deux langues officielles, premièrement le russe, deuxièmement l'arménien littéraire, ce dernier occupant dans le système une position plus traditionnelle et symbolique; troisièmement, la langue domestique, le dialecte local, qui en fait est demeuré stable; quatrièmement, s'est imposé un phénomène que nous appellerons, comme G. Guseinov, celui des locuteurs semilingues, c'est-à-dire parlant plus de deux langues (l'arménien et le russe), mais moins de trois (connaissances fragmentaires d'azéri).

Il est clair que chacune de ces langues a rempli une fonction particulière correspondant à une stratification sociale, avec néanmoins des zones d'ombre, et il faut préciser que les processus décrits sont relativement flexibles et laissent une marge d'interprétation.

*Récits de vie et mémoire(s) de l'exil :
les enjeux à l'œuvre dans l'histoire orale*

Martine HOVANEŠSIAN

Les récits de vie sont des outils précieux pour saisir les élaborations conscientes et inconscientes relatives à la transmission d'un héritage violent. À partir de témoignages pour la plupart collectés auprès d'une deuxième génération née en France, nous voudrions mettre en évidence «les limites du dire» dès lors que la narration de l'exil extrême engage le sujet à se confronter aux représentations intériorisées de la rupture. En même temps, cette anthropologie narrative permet au sujet porteur d'une histoire singulière d'inscrire la «désappartenance» dans la chaîne des signifiants d'une histoire collective, contribuant ainsi à lui donner un sens de réalité, une forme et une place.

La fin de la société ottomane multiethnique dans les récits en grec

Hervé GEORGELIN

Je me propose dans cet article d'étudier les traces laissées par le quotidien ottoman puis sa disparition due à la chute de l'Empire et l'émergence de la Turquie nationale dans de nombreux récits de natures diverses, entretiens semi-guidés ou textes écrits, produits en langue grecque, après 1922. Je désire montrer que ces sources, généralement peu ou mal exploitées par l'historiographie, s'avèrent précieuses pour une histoire sociale critique de l'Empire ottoman qui accorderait toute sa place aux relations entre les différents groupes ethniques et religieux de l'Empire ottoman.

*La communauté arménienne de l'agglomération grenobloise
dans l'entre-deux-guerres*

Jean-Luc HUARD

Les premiers Arméniens s'installent dans l'agglomération grenobloise entre 1923 et 1924. Pour la plupart originaires de Smyrne, ils arrivent surtout de Grèce mais aussi de Syrie et du Liban où ils ont trouvé refuge après le génocide perpétré par les Turcs en 1915. De ces premiers pays d'accueil, ils arrivent à Marseille et remontent la vallée du Rhône jusqu'à Grenoble et dans les communes voisines, où ils trouvent du travail dans les entreprises locales. Regroupés principalement dans un quartier à cheval sur Grenoble et Saint-Martin-d'Hères, leur nombre ne cesse de grandir pendant cette période. Cela les conduit à s'organiser en associations politiques, religieuses et philanthropiques dès 1928. La fin de tout espoir de retourner sur leurs terres ancestrales fait qu'ils s'installent durablement dans l'agglomération et des liens se tissent entre la communauté et le pays d'accueil. À partir des années trente se pose alors le problème de l'intégration progressive dans la société française.

Exil et recommencement dans « The Peasant » de William Saroyan

Esther HEBOYAN DEVRIES

La nouvelle «The Peasant» («Le Paysan») de William Saroyan démontre l'intégration typique d'un immigré arménien de Californie. Ayant quitté son village de Gultik en 1908, le paysan peu à peu s'adapte au mode de vie américain. Cependant, en dépit d'une certaine stabilité sentimentale et de tous les comforts matériels, le protagoniste se sent envahi par ses souvenirs. Saroyan affirme une nouvelle fois que l'exil dans tous les cas est source de souffrance.

Les «autofictions» d'Atom Egoyan, récits de renaissance
Sylvie ROLLET

À l'origine de tous les films d'Atom Egoyan, il y a une rupture ou une disparition qui s'avère souvent n'être que la réédition d'une rupture autrement plus ancienne. Tous les personnages portent en effet la trace du traumatisme de l'exil. Chacun des récits que propose le cinéaste arménien peut ainsi être compris comme un itinéraire de reconquête ou, mieux, de «reconstruction» (au sens freudien du terme) de leur passé, par les personnages. Ce travail de la mémoire relève moins de la «reconstitution» de l'histoire que de sa simulation, donc du détour par la fiction.

Contre un monde où prolifèrent des images «mécaniques», devenues autonomes faute d'être le produit d'un regard, les films d'Egoyan construisent, ainsi, un théâtre où le regard a pour fonction de garantir non seulement l'identité, mais l'existence même du «sujet». Le trajet des personnages vers l'unité repose, en ce sens, sur les deux pôles constitutifs de la mise en scène : le comédien, qui prête son corps et sa voix, et le metteur en scène - spectateur, qui prête son regard.

Si, parce que s'y inscrit une réflexion constante sur le dispositif cinématographique lui-même, les films d'Egoyan semblent relever du régime spéculaire de l'autoportrait, la dimension d'«autofiction» apparaît plus encore dans le jeu qu'introduit la présence de multiples éléments autobiographiques, mêlant les dimensions individuelle et collective de l'histoire arménienne.

Corps et psychisme, traumatismes d'aujourd'hui :
entre irréprésentable et fétiche
Philippe SCIALOM

L'évolution constatée de la psychopathologie concerne-t-elle le costume d'apparat de la souffrance, ou bien « l'être », plus en profondeur ? Nous essayerons de nous confronter à ces questions par le biais de deux points malmenés dans notre monde contemporain, qui seraient deux faces du même symptôme: le « lien » humain et l'image du corps dans l'expression artistique particulière du « Body Art ». Nous voyons deux origines à ce symptôme : la déliaison sociale découlant de la succession des génocides du XXe siècle et des progrès des sciences biologiques et techniques. Ainsi, ces deux phénomènes simultanés participeraient à la déconstruction de la représentation symbolique du corps favorisant son nouveau statut d'objet ou de fétiche.

Nous aborderons ces questions en conjuguant, d'une part les données de la clinique quotidienne où l'angoisse de perte du lien est au premier plan et touche l'image inconsciente du corps («border-line»), conduites addictives, anorexie et boulimie) et, d'autre part, une approche interprétative des comportements sociaux et artistiques qui s'imposent clairement dans le même registre.

La Complainte de Deir Zor
Haïk DER HAROUTIOUNIAN

En contrepoint des chants d'exil qui se répandirent dans la deuxième moitié du XIXe siècle, parallèlement à l'augmentation de l'exode rural aux motivations économiques et politiques imbriquées, il existe une élégie peu connue qui constitue un chant de l'exil ultime, la complainte de Deir Zor, qui fut chantée sur les pistes de la déportation ou dans les camps de ce désert du nord de la Syrie dont le nom est devenu emblématique de la déportation et du génocide des Arméniens. Ce chant aurait été composé par un achough (troubadour) aveugle, arménien mais turcophone. Nous en proposons cinq versions dont quatre en turc et une en arménien, recueillis auprès de rescapés.

Le témoignage oral comme source :
Un récit de vie sur l'exil forcé des Arméniens du Dersim
dans la période kémaliste
Oznür AKKUS

Les autorités ottomanes pensaient avoir éradiqué toute présence arménienne sur les terres anatoliennes dès 1915. La diaspora arménienne, issue du génocide de 1915 perpétré par le gouvernement Jeune-Turc, pensait n'avoir laissé que ses terres et ses biens en Anatolie. Tous ont cependant omis l'existence d'Arméniens en Anatolie après l'établissement de l'État kémaliste en 1923 – les uns estimant avoir été efficaces, les autres par ignorance. La politique nationaliste d'homogénéisation poursuivie par cet État dans tous les domaines a abouti à une transformation radicale de toute la société post-ottomane : imposition de patronymes fixes, d'une langue nationale, laminage des institutions scolaires, religieuses et communautaires, élimination de la présence occidentale, etc.

Les Arméniens de Tunceli (Dersim) qui faisaient partie de cette population oubliée ont connu le destin des Kurdes en 1936. Privés des institutions sociales et religieuses qui auraient permis le maintien de la langue et de la religion arméniennes, ils se voient assignés une identité musulmane et se fondent dans la population de la région majoritairement kurde musulmane. En surface du moins, car l'exode rural et l'émigration, en France notamment, en les éloignant de la promiscuité locale font apparaître que beaucoup des descendants de cette population arménienne déployaient des stratégies diverses pour rejoindre leurs coreligionnaires dans les grandes villes de Turquie ou en France. Les témoignages recueillis auprès de cette population arménienne, comme celui qui est présenté ici, relatent des parcours imposés, aussi bien que des choix de vie délibérés.

Le 6 septembre 1955, nuit d'émeute sanglante à Constantinople
VarvaraBASMADJIAN

Dans la soirée du 6 septembre 1955, une foule désœuvrée se déchaîne sur la population grecque d'Istanbul. Prenant comme prétexte l'affaire de Chypre et l'explosion, la veille, d'une bombe dans les jardins du consulat de Turquie à Thessalonique, elle s'attaque systématiquement à tous les biens des Grecs de la ville. Au matin, on dénombre une quinzaine de morts. C'est par hasard qu'une petite fille arménienne de huit ans se trouve prise au piège de ces émeutes avec ses parents et assiste aux scènes de violence dont elle ne comprend pas très bien la signification. Ses parents lui ont demandé de se taire durant le trajet cahoteux qui les ramène chez eux. Ce n'est que quelques années plus tard, alors que sa famille s'est installée en France, qu'elle comprendra qu'elle a été témoin d'événements très graves, qui désormais font partie de l'Histoire.

Recent Armenian medieval historiography in crisis

Nina G.GARSOĪAN

Armenian medieval historiography has made great strides during the twentieth century. Most Armenian sources have been made available to foreign scholars through careful translations, whose notes trace their links to earlier literature. The former interpretations narrowly focused on Armenia have been expanded and corrected by studies of its political, cultural and religious relations with both Byzantium and Iran. Unfortunately, these advances now risk to be reversed by two potentially catastrophic tendencies. In the diaspora, the exclusive interest of scholars on the tragedy of the genocide of 1915 has resulted in a general disregard of preceding periods. Even more seriously, the wave of extreme nationalistic assertions in the Armenian Republic has regrettably led to the abandonment of the achieved wider historical framework and a return to the earlier tunnel vision of Armenian history. While understandable under the circumstances, these retrogressive trends threaten to squander the notable achievement of the recent past.

Hagopdjan de Deritchan, consul of Persia in Marseilles (1715-1728)

Guillaume ARAL

Hagopdjan de Deritchan, Persian consul in Marseilles (1715-1728), a wealthy Armenian merchant from Persia, was chosen to go to France with the Persian ambassador who was to conclude with Louis XIV the first Franco-Persian treaty (1715) which had essentially a commercial purpose. At the end of the negotiation, he was appointed as the Persian consul in Marseilles with the main purpose to promote the importation in the Mediterranean port of the goods from Persia whose monopoly was in Armenian hands. His task was made difficult by the fact that the treaty was not ratified by Chah Hussein until 1722, and that Persia sank into anarchy at the time. The consul had only a paltry pension from the king of France to live on, and a housing provided by the Chamber of Commerce of Marseilles. These conditions considerably limited his means of action. He often had to deal with the Chamber of Commerce to ensure the enforcement of the special fiscal privileges the Persian Nationals were entitled to. He died in 1728 in poverty and loneliness.

Fighting with monuments and memory in post-communist Armenia
Levon ABRAHAMIAN

The article is dedicated to the re-interpretation of memory in Armenia after the collapse of the Soviet empire. It discusses how people are treating one of the principal memory-linked phenomena – the monuments, in a broader context of the idea of the monument in general. The Armenian version of the fight with monuments is compared with similar cases in the post-Soviet space. A special attention in the article is directed to the perception of the pedestal after the former “gods” have been dethroned from them. The author, being an ethnologist, gives mainly the cultural perspectives of the fight with memory/memorials. As a witness of some of the discussed dismantling ceremonies, for example the dethroning of Lenin’s statue in Yerevan, he gives an ethnographic description of the birth of a ritual born in the process of dismantling.

*The linguistic situation of Armenians of Nagorno-Karabagh Republic:
the lexical borrowing as an interlinguistic creation*

Nona SHAHNAZARYAN

This report is based on field material collected by the author in the cities and villages of the NKR (Nagorno-Karabagh Republic) in 2000-2001 and deals with linguistic issues and in particular, the Karabaghi dialect of the Armenian language and its lexical adoptions. This paper also discusses the various forms of linguistic interaction in the above-mentioned dialect.

The establishment of the Soviet regime created a situation of multilingualism for many regions in the former Soviet Union and in Nagorno-Karabagh this process had its own peculiarities. The local dialect, although it never surrendered its positions carried out an everyday, profane function. The religious tradition which popularized ancient Armenian Grabar was interrupted by the abolishment of religious institutions by the new regime. Literary Armenian temporarily filled in this gap taking upon itself the role of the official language, fulfilling simultaneously the sacral function. As time passed the situation changed in favor of Russian, which became the official language and the means of international communication.

Thus, the following components formed the linguistic situation until the collapse of the Soviet Union: two official languages, the first being Russian, the second being literary Armenian, which had a more traditional and symbolic role in this system; the third, domestic language was the local dialect, which, in fact, remained static; the fourth became that which is, according to G. Guseinov, a semi-lingual person, *i.e.* a situation when people speak more than two languages (Armenian and Russian) but less than three (some fragmentary knowledge of Azeri) language.

It is clear that each of these languages performed a particular function that corresponded to the established social strata. It should be noted, however, that this divide was quite fungible and the processes described above relatively flexible and open to interpretation.

*Life stories and memory of exile :
the facts being at stake in oral history*
Martine HOVANESSIAN

Life stories are precious tools to understand conscious or unconscious thinkings related to the transmission of a violent heritage. Here we will use testimonies, collected from a second generation born in France, in order to make clear “the limits of talks” as far as the narratives of extreme exile commit the individual (subject) to be confronted with its own representations of the break-down. In the same time this narrative anthropology allows the individual (subject) owning a singular history to inscribe the lost of relationships in the global signification of a collective history. This method may contribute to help the self to gain meaning, shape and place in the real plane.

*The end of the plural Ottoman society
according to narrations in Modern Greek*
Hervé GEORGELIN

This article deals with the impact of Ottoman daily life and its disappearance due to the fall of the Ottoman Empire and the emergence of modern Turkey as they can be found in the numerous narrations of various natures, semi-guided interviews or written texts, which have been produced in modern Greek, since 1922. My main point is that these sources, that are usually not or unsatisfactorily used by historians, are very valuable in order to design a critical social history of the Ottoman Empire, focusing especially on the relationship between the Ottoman religious and ethnic groups.

*The Armenian community of the urban area of Grenoble
between the two world wars*
Jean-Luc HUARD

The first Armenians settled in the urban area of Grenoble between 1923 and 1924. Most of them born in Smyrna arrived essentially from Greece but also from Syria and Lebanon where they had found refuge after the genocide perpetrated by the Ottoman state in 1915. From these first countries of refuge, they arrived in Marseilles and spread up along the Rhône valley to Grenoble and the towns around where they found work in the local firms. Gathered principally in an area straddling Grenoble and Saint-Martin-d’Hères, the Armenian population kept increasing during that period. That fact led them to organize themselves in political, religious and philanthropic associations starting from 1928. As there was no hope to go back to the old country, they settled down in the urban area on the long term and bonds strengthened between the community and the country of refuge. From the 30’s, the problem of the progressive integration into the French society is at issue.

Exile or life reinvented in William Saroyan's "The Peasant"

Esther HEBOYAN DEVRIES

A study of William Saroyan's short story "The Peasant". The text provides a typical pattern of Americanisation for an Armenian immigrant in California. Having left his village of Gultik in 1908, the peasant slowly finds his way into America's mainstream. But despite all the sentimental stability and material security, He is gradually overwhelmed by memories. Once again, Saroyan makes it clear that life in exile for his fellow countrymen is synonymous with sorrow.

Atom Egoyan's "self-fictions": Resurrection tales

Sylvie ROLLET

All Atom Egoyan's movies begin with a breaking or a disappearance which often appears to be the repetition of a much more ancient rupture. All the characters are marked by the trauma of exile. So, every narration may be understood as a path leading the characters to the reconquest or better said, the "reconstruction" (in the Freudian meaning) of their own past. This work of memory is not so much a "reconstitution" of their history as a simulation, with the necessary recourse to fiction.

Against a world crowded with "mechanical" pictures, which, deprived of any human perspective in them, turn to be "self-contained", Egoyan's movies construct a scene where the function of the human eye's role is not only the identity, but also the very existence of the "subject". The path which leads the characters to unity is based on the two "focii" of the stage setting, i.e. the actor, who offers his body and his voice, and the director/onlooker, who offers his perspective.

While the constant reflection on film making in Egoyan's work makes his films come under the "mirror image" régime of self-portraiting, the "self-fiction" dimension becomes much more apparent through the introduction of a wealth of autobiographical details, wherein the individual and collective dimensions of the history of the Armenian people are combined.

*Human body and psyche, contemporary traumatism:
between unrepresentable and fetish*

Philippe SCIALOM

Is the established evolution of psychopathology concerned with the costume of suffering or with the deeper human being ? We will try to confront this question with reference to two points, mishandled by today's world, which would be two faces of the same symptom: the first is the human « bond » and the second is the body image, displayed essentially through the artistic expression of « Body Art ». We see two origins for this symptom : Social breakdown coming from the succession of 20th century genocides, and the progress of biological and technical science. These two simultaneous phenomena may participate in the breakdown of symbolic representation of the body, favoring its new status as object or fetish. We will address these questions in two ways : in the first place, by considering the benefits of everyday treatment, where the anguish of lost human bonds is the first stage and affect the image of the human body (border-line, addictive behaviors, anorexia, bulimia) ; secondly, an interpretive approach to social and artistic behaviors, which clearly impose on the same register, will be presented.

The Complaint of Deir Zor

Haïk DER HAROUTIOUNIAN

During the second half of the 19th century, with an increasing rural exodus, due to both political and economical causes, the songs of exile became widespread in the Armenian world. In this tradition, there exists a much less known elegy which can be considered as a kind of song of the ultimate exile, the complaint of Deir Zor. It was sung on the way or in the camps of this desert of Northern Syria whose name became the symbol of the deportation and genocide of the Armenian people. This elegy is supposed to have been composed by a blind Turkish speaking Armenian ashough. In this paper, we give five versions of it, four in Turkish and one in Armenian, all of them collected among survivors.

The Dersim Armenians' forced exile in the kemalist era

Oznur AKKUS

Ottoman authorities felt they had succeeded in eradicating the Armenian people from Anatolia in 1915. The Armenian Diaspora on the other hand, which resulted from the 1915 Genocide perpetrated by the Young Turks, thought it had left nothing more than its lands and possessions. However, both parties had forgotten the existence of Armenian survivors in Anatolia after the establishment of Mustafa Kemal's State in 1923. The latter's nationalist policy of homogenization led to a radical transformation of the post-Ottoman society: requirement of a national language, imposition of fixed patronymics, and the elimination of Western presence. Academic, religious and community institutions were laminated.

The Armenians in Tunceli (formerly Dersim) were among this forgotten population and met the same fate as the Kurds in 1936. Deprived from their social and religious institutions which would have enabled the Armenian language and religion to survive, they were instead given a Muslim identity and consequently melted into the Kurdish Muslim population, which was the majority group in the region. Rural exodus, however, and particularly emigration to France, distinguished the Armenians from the locals, as many of their descendants used diverse strategies to reunite with their co-religionists Armenians in Turkey or France.

The testimonies gathered from that Armenian population, document various life itineraries which have been imposed upon or freely chosen.

Night of terror in Istanbul (september 6th, 1955)

Varvara BASMADJIAN

On the night of the 6th september 1955, using the Cyprus situation and a dynamite explosion in the gardens of the Turkish consulate in Thessaloniki, the day before, the Turks dealt the coup de grâce to the Greek community in Istanbul. Turkish newspapers published the news of the bombing of Atatürk's birthplace. Students protests started the same day, and in Istanbul a Turkish mob organized and directed by state authorities, conducted a pogrom against the Greek community. The attack began at 6 p.m. on the 6th september and ended at 3 a.m. on the 7th of september 1955. The police calmly attended the destructions. An Armenian little girl, eight years old, was in the streets of Istanbul, with her parents, during this night. She saw events she could not understand very well. She heard words she didn't even know, and she looked at the faces of these foolish men, so that she could remember them. A few months later she sailed for France with her parents. This was her "last birthday in Üsküdar".

Ont collaboré à ce numéro:

Levon ABRAHAMIAN, chercheur à l'Institut d'archéologie et d'ethnographie de l'Académie des Sciences d'Arménie, responsable du programme sur l'anthropologie des crises, chargé de cours à l'Université d'Erevan;

Oznur AKKUS, doctorante en histoire à l'EHESS;

Guillaume ARAL, docteur en droit de l'Université de Nice;

Varvara BASMADJIAN, DEA en histoire de l'écrit à l'EPHE;

Krikor BELEDIAN, spécialiste de littérature, maître de conférences à l'INALCO ;

Haïk DER HAROUTIOUNIAN, auditeur libre à l'EHESS;

Anaïd DONABEDIAN, linguiste, maître de conférences à l'INALCO ;

Nina G.GARSOÏAN, historienne, professeur émérite, Columbia University, New York;

Hervé GEORGELIN, doctorant en histoire à l'EHESS ;

Esther HEBOYAN DEVRIES, maître de conférences en littérature américaine, Université d'Artois.

Martine HOVANESSIAN, anthropologue, chargée de recherche au CNRS (URMIS), Université Denis Diderot-Paris 7, chargée de cours à l'INALCO ;

Robert H. HEWSEN, historien, professeur à l'Université d'État de Fresno;

Jean-Luc HUARD, doctorant à l'Université Pierre Mendès-France à Grenoble;

Jean-Christophe MICHEL, musicien, doctorant à l'EPHE;

Claire MOURADIAN, historienne, chargée de recherche au CNRS (Centre d'étude du monde russe soviétique et post-soviétique, EHESS), chargée de cours à l'INALCO ;

Catherine NICAULT, historienne, professeur à l'Université de Champagne, Reims;

Bernard OUTTIER, philologue et médiéviste, directeur de recherche au CNRS (Centre d'études caucasiennes Georges Dumézil), chargé de cours à l'Université de Genève;

Sylvie ROLLET, agrégée de lettres modernes, docteur en esthétique du cinéma, PRAG à l'Université Paris 3;

Philippe SCIALOM, psychanalyste, enseignant à l'Institut supérieur de rééducation psychomotrice;

Nona SHAHNAZARYAN, doctorante à l'Université de Krasnodar, Russie;

Anahide TER MINASSIAN, historienne, maître de conférence honoraire, Université Paris I ;

Catherine TER-SARKISSIAN, traductrice;

Yves TERNON, historien, historien, docteur en histoire de l'Université de Paris I, habilité à diriger des recherches à l'Université de Montpellier.